

du riche découle de l'unité des chrétiens (p 146-147). Pour l'anonyme pélagien auteur du *De divitiis*, l'*avaritia* est un pur produit de la volonté, et la richesse ne fait que découler de cette volonté (p. 311) ; mais ici, il n'y a pas de « bons riches » mais seulement des criminels. En sens contraire, pour Augustin, le « bon riche » a sa place dans l'Église et se doit d'être généreux. Avec Léon le Grand (440-461), c'est la voie augustiniennne qui s'impose. La richesse est acceptée, le problème est son utilisation (p. 465), alors même qu'il y a de plus en plus d'« appauvris ». L'origine de la richesse de l'Église est d'ailleurs moins le fait désormais des riches de Rome et d'Italie que celui de l'empereur, de personnes modestes et de gens de cour (p. 469). Avec le pape Symmaque, cette richesse devient inaliénable (p. 477). Depuis la fin du V^e siècle, les évêques ne sont plus considérés seulement comme des gestionnaires de biens, mais aussi comme des *domini*, situation appréciée par beaucoup d'entre eux (p. 487). La critique radicale de la richesse a disparu. Au VI^e siècle, par son pouvoir pastoral, l'évêque, puissant de fait dans la cité, a pour mission de bien gérer ce qui est considéré comme la « richesse des pauvres » (p. 496). Mais, dans un monde appauvri, il s'agit de « pauvres conjoncturels » (p. 512). Or, clergé et pauvres tendent à s'amalgamer (p. 510). Et les moines vont éclipser les pauvres en tant qu'« autres » privilégiés ; dans l'imaginaire chrétien, ils sont même considérés comme les « saints pauvres » (p. 517). Pour les laïcs, ces pauvres sont des intercesseurs, auxquels il faut donner pour obtenir le salut. Les pauvres sont donc bien plus désormais des « autres » que des « frères » (p. 516) : on voit qu'on n'est plus là dans les termes de la problématique initiale évoquée p. 77 (*supra*), alors même qu'on peut regretter que l'auteur n'explique pas davantage cette évolution. Tel est le processus qui mène à une définition du clergé comme radicalement « autre », différent du monde des laïcs par l'apparence (tonsure) et par le comportement (continence) (p. 517-518). L'imaginaire aura produit du réel.

Alain CHAUVOT

Benjamin Heinrich SPALTHOFF, *Repräsentationsformen des römischen Ritterstandes*. Rahden, Marie Leidorf, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, x-290 p., 120 pl., 1 dépliant. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 7). Prix : 61,80 €. ISBN 978-3-89646-987-8.

Ce volume au plan très clair, mais parfois un peu répétitif – trahissant la forme académique d'une thèse soutenue à Tübingen en février 2009 et sans doute trop rapidement révisée (cf. ci-dessous) –, répertorie et analyse quelque 182 monuments de chevaliers en cherchant à comprendre ce que les représentants de cet ordre avaient choisi de montrer sur leurs tombeaux (ce sont, en effet, pour la plupart, des monuments funéraires) pour rendre visible ce qui les distinguait des autres groupes de la société romaine (p. XI). Grâce à l'appui des textes et en scrutant les œuvres avec beaucoup plus d'attention qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'auteur passe systématiquement en revue les différents éléments entrant en ligne de compte pour caractériser cet *ordo* (*anulus aureus*, *angusti clavi*, *trabea*, *equus publicus*, *parma* et *hastae*, *lorica*, *parazonium*, *dona militaria*, *signa* et *uexilla*), éléments auxquels sont successivement consacrés les premiers chapitres de cette étude et dont la combinaison fonde l'identification des *equites* au plan de l'iconographie. Dans tout cela, rien toutefois qui puisse

être comparé à la *sella curulis* et aux faisceaux qui suffisent à désigner l'aristocratie sénatoriale. L'ordre équestre, en dépit de son importance numérique en regard de celle-ci, ne constituait assurément pas un ensemble aussi homogène ; on ne s'étonnera donc pas de l'hétérogénéité des « Repräsentationsformen » choisies sur les monuments. Deux autres chapitres sont consacrés à quelques ensembles plus complexes (reliefs des tombeaux des *Titecii* à Trasacco, avec un essai de reconstitution fig. 293, de C. Pompullius à Nusco, de M. Paccius Marcellus à S. Guglielmo al Goletto, de T. Flavius Mikkalus à Périnthe ; arc des *Sergii* de Pola ; base de la colonne Antonine, avec sa célèbre *decursio*, dont l'auteur fournit ici une interprétation renouvelée, p. 118-123 et fig. 327) et aux sarcophages (plusieurs exemplaires, dont les sarcophages dits de Balbin et de l'Annone, ainsi que deux sarcophages tétrarchiques du Musée des Thermes et de la Villa Ada, quelques cuves d'Italie du Nord et certains sarcophages attiques venant compléter les douze sarcophages plus directement caractérisés par le motif de l'*equus equo publico*). Un chapitre encore s'intéresse aux représentations du *genius ordinis equestris*. Un gros catalogue (p. 155-260), à la bibliographie très à jour, complète la synthèse ; l'illustration, abondante, reprend la grande majorité des monuments étudiés. Le lecteur trouvera dans cette thèse de précieuses notations de détail sur ces *insignia* qui connotent l'*ordo equestris*. Nombre d'entre elles emportent indiscutablement l'adhésion ; je n'en donne ici que quelques exemples. Une sardoine de Vienne figurant un jeune homme à cheval (cat. n° 180, fig. 115) représente plus vraisemblablement C. César comme *princeps iuuentutis* sur un *equus publicus* (p. 53) que lors d'une campagne militaire en Gaule (E. Zwierlein-Diehl). Le défunt d'un médaillon très connu de *Flavia Solva*, portant une « Muskelpanzer » (cat. n° 48, fig. 203), ne tient pas la *uitis* du centurion (W. Modrijan – E. Weber), mais un bâton de commandement que l'on retrouve sur une stèle de Brescia (cat. n° 32, fig. 202) ; les centurions n'ont, en effet, pas le droit de porter ce type de cuirasse (p. 79). Le navarque d'Aquilée (fig. 242) ne saurait être un chevalier (B. Ruck), mais bien, à cette date, un officier sénatorial de la flotte de Ravenne (p. 83-84). Je vois mal, en revanche, que les jeunes gens du fameux relief ex-Lansdowne, aujourd'hui à Copenhague, et d'un autre « Kastengrabrelief » du Palais des Conservateurs aient eu une cuirasse peinte sur le torse (certes « möglicherweise », p. 77, 184 et 208) ; ils sont, l'un et l'autre, torse nu et suivent un type statuaire (« Schulterbauschtypus », comme B.H. Spalthoff finit par l'admettre, p. 77) qui renvoie notamment aux images héroïsées de C. et L. César. On redressera l'orthographe de plusieurs noms propres : Dionyx, pour Dionys, p. 39 ; Flacchus, pour Flaccus, p. 46 et 227 ; Reinsfeld, pour Reinsberg, n. 673 ; Hamrand, pour Harmand, p. 158 ; Sforzeska, pour Sforzesca, p. 179. Certains renvois aux illustrations ont été décalés depuis la rédaction de la thèse : on lira, par exemple, fig. 271, non 269, pour le n° 136 p. 25 ; 268, et non 267, pour le n° 162 p. 132. Le revers du denier de la fig. 120 est, par ailleurs, imprimé à l'envers. Mais ce ne sont là que broutilles. Solidement cartonné, le volume se recommande également par le soin porté par l'éditeur à la publication de cette très utile thèse.

Jean Ch. BALTY